

## ADDITIONS ET CORRECTIONS

AUX TROIS PREMIERS VOLUMES

### TOME PREMIER.

PAGE 83, note 2 : « La *Sophonisbe* de Corneille est de 1653; » lisez : « la *Sophonisbe* de Corneille est de 1663. » Rectifier ou plutôt effacer par conséquent la note 1 de la page 84.

PAGE 122 : La traduction de l'ode d'Horace *Donec gratus eram*, citée comme étant de Quinault, est de Molière; elle se trouve sous ce titre : *Dépit amoureux*, dans la première entrée de ballet du troisième intermède des *Amants magnifiques*.<sup>1</sup> L'opéra *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus* fut composé par Quinault avec des fragments empruntés aux intermèdes des pièces de Molière.<sup>2</sup>

PAGE 232, note 2 : « Le théâtre du Palais-Royal, dont Molière était le directeur, n'avait encore joué que des comédies, et la *Thébaïde* est la première tragédie qui y ait été donnée. » C'est une erreur que l'étude du registre de La Grange a permis de rectifier.

PAGE 243 : *La Thébaïde ou les Frères ennemis*, la première tragédie de Racine, fut représentée sur le théâtre du Palais-Royal par la troupe de Molière le 20 juin 1664. Le succès fut assez brillant. Voici la première série des représentations relevées sur le registre de La Grange :

<sup>1</sup> *Oeuvres complètes de Molière*, même collection, t. VI, p. 62.

<sup>2</sup> *Ibid.*, t. VI, p. 561.

Vendredi 20 juin, première représentation de <i>la Thébàide</i> , pièce nouvelle de M. Racine.	
Reçu . . . . .	370 <sup>l</sup> 10 <sup>s</sup>
Retiré deux parts pour l'auteur . . . . .	18 5
Dimanche 22. <i>La Thébàide</i> . . . . .	281 »
Mardi 24. — . . . . .	290 »
Vendredi 27. — . . . . .	130 »
Dimanche 29. <i>Idem et Médecin volant</i> . . . . .	310 »
Vendredi 4 juillet. <i>Idem et Médecin volant</i> . . . . .	430 »
Dimanche 6 — — . . . . .	222 »
Mardi 8 — — . . . . .	263 »
Vendredi 11 — <i>Thébàide</i> et une danse . . . . .	341 »
Dimanche 13 — <i>Item et Gorgibus dans le sac</i> . . . . .	323 »
Mardi 15 — <i>Idem et Idem</i> . . . . .	150 »
Vendredi 18 — <i>Thébàide</i> et une danse . . . . .	158 »

La troupe est partie le lundi 21 juillet pour Fontainebleau. On a joué quatre fois *la Princesse d'Élide* devant monsieur le Légat et une fois *la Thébàide*. Reçu par ordre du roi . . . 3,000 l.

Partagé et fait deux parts d'auteurs, en seize et en quatorze parts, ci . . . . . 193 l.

La troupe est revenue le mercredi 13 août.

Dimanche 24 août. *Thébàide et le Cocu* . . . . . 373 l.

Lundi 25 août. Une visite chez M. Moran, maître des requêtes, pour le mariage de M. de Guiry. *Thébàide et le Cocu*. Reçu 25 louis d'or, ci . . . . . 275 l.

Mardi 26 août. *Thébàide et le Cocu*. . . . . 170 l.

La troupe est partie pour Villers-Cotterets le samedi 20 septembre et est revenue le 27 dudit mois, — a été pendant huit jours au voyage. Par ordre de Monsieur. On y a joué *Sertorius* et *le Cocu imaginaire*, *l'École des Maris* et *l'Impromptu*, *la Thébàide*, *les Fâcheux* et les trois premiers actes de *Tartuffe*. La troupe a été nourrie. Reçu . . . . . 2,000 l.

*La Thébàide* fut encore représentée à Versailles au mois d'octobre; elle fut jouée à la ville le 6 février et le 17 avril 1665.

Ainsi la première tragédie de Racine compta, dans sa nou-

veauté, seize représentations à la ville, plus quatre représentations tant à la cour qu'en visite. Tous ceux qui savent par quels chiffres se mesuraient alors les succès au théâtre reconnaîtront que Racine pouvait se trouver satisfait de celui que sa pièce avait obtenu.

Après la jonction des troupes, en 1680, nous la trouvons mentionnée de nouveau sur le registre de La Grange.

Vendredi 4 juillet. <i>Thébàide et Précieuses</i> . . . . .	299 <sup>l</sup> 10 <sup>s</sup>
Jeudi 9 — <i>Thébàide et Mariage de Rien</i> . . . . .	379 5
Mardi 11 — <i>La Thébàide et la Comtesse d'Es-</i> <i>carbagnas</i> . . . . .	247 15

De 1680 à 1700, M. Despois compte sept représentations à la ville et une à la cour.

D'après le *Mercuré galant* de 1721 (témoignage tardif, mais on n'en a pas de plus ancien), les acteurs qui jouèrent d'original dans *la Thébàide* furent :

ÉTÉOCLE.	HUBERT.
POLYNICE.	LA GRANGE.
JOCASTE.	M <sup>lle</sup> BÉJART.
ANTIGONE.	M <sup>lle</sup> DE BRIE.
CRÉON.	LA THORILLIÈRE.
HÉMON.	BÉJART.

La plus remarquable reprise de *la Thébàide* est celle du 17 octobre 1721, où les rôles furent distribués ainsi :

ÉTÉOCLE.	DUFRESNE.
POLYNICE.	QUINAULT.
JOCASTE.	M <sup>lle</sup> AUBERT.
ANTIGONE.	M <sup>lle</sup> LECOUVREUR.
CRÉON.	BARON.
HÉMON.	DUCLOS.

Récemment, le 21 décembre 1864, pour célébrer le jour anniversaire de la naissance de Racine, on a joué les deux derniers actes de *la Thébàide*. Ils ont émerveillé le public d'élite qui se pressait pour les entendre, et qui n'est pas assez persuadé des étonnantes facultés dont Racine était doué pour le théâtre.

Un trait de naïveté qu'on ne peut omettre en parlant de cette tragédie, est celui de l'auteur du *Supplément du Nécrologe de Port-Royal* qui dit à l'article *Racine* : « Bientôt il fit paroître qu'il avoit apporté en naissant de grandes dispositions pour les sciences, qu'il eut occasion de cultiver et de perfectionner avec les savants solitaires qui habitoient ce désert. La solitude qu'il y trouva lui fit produire sa *Thébaïde* qui lui acquit une très-grande réputation dans un âge peu avancé. » La méprise du singe de La Fontaine qui prenoit le Pirée pour un homme est ici égalée.

PAGE 258, vers 13 : « Il vous faut satisfaire, » lisez : il faut vous satisfaire. »

PAGE 259.

\*\*\* VAR. « Dans cette occasion rien ne peut l'émouvoir. »

Lisez :

\*\*\* VAR. « Dans cette occasion rien ne peut m'émouvoir. »

PAGE 294.

\*\*\* VAR. « De voir que ce grand cœur à la paix se déclare. »

Lisez :

\*\*\* VAR. « De voir que ce grand cœur pour la paix se déclare. »

PAGE 300, ligne 11. « Pleurer sur les victoires de son père, » lisez : « pleurer pour les victoires de son père. »

PAGE 394, ligne 2 : Après ces mots : « le public de me donner, » le passage suivant se trouve dans le texte de 1666 : « Ce n'est pas, comme j'ai déjà dit, que je croie ma pièce sans défauts. On sait avec quelle déférence j'ai écouté les avis sincères de mes véritables amis, et l'on verra même que j'ai profité en quelques endroits des conseils que j'en ai reçus. Mais je n'aurois jamais fait si je m'arrêtois aux subtilités de quelques critiques, qui prétendent assujettir le goût du public aux dégoûts d'un esprit malade, qui vont au théâtre avec le ferme dessein de n'y point prendre de plaisir, et qui croient prouver à tous les spectateurs, par un branlement de tête et par des grimaces affectées, qu'ils ont étudié à fond la *Poétique* d'Aristote.

« En effet, que répondrais-je à ces critiques qui condamnent jusques au titre de ma tragédie, et qui ne veulent pas que je l'appelle *Alexandre*, quoique Alexandre en fasse la principale action, et que le véritable sujet de la pièce ne soit autre chose que la générosité de ce conquérant? Ils disent que je fais Porus plus grand qu'Alexandre. Et en quoi paroît-il plus grand? Alexandre n'est-il pas toujours le vainqueur? Il ne se contente pas de vaincre Porus par la force de ses armes, il triomphe de sa fierté même par la générosité qu'il fait paroître en lui rendant ses États. Ils trouvent étrange qu'Alexandre, après avoir gagné la bataille, ne retourne pas à la tête de son armée, et qu'il s'entretienne avec sa maîtresse, au lieu d'aller combattre un petit nombre de désespérés qui ne cherchent qu'à périr. Cependant, si l'on en croit un des plus grands capitaines de ce temps, Ephestion n'a pas dû s'y trouver lui-même. Ils ne peuvent souffrir qu'Ephestion fasse le récit de la mort de Taxile en présence de Porus, parce que ce récit est trop à l'avantage de ce prince. Mais ils ne considèrent pas que l'on ne blâme les louanges que l'on donne à une personne en sa présence, que quand elles peuvent être suspectes de flatterie, et qu'elles font un effet tout contraire quand elles partent de la bouche d'un ennemi et que celui qu'on loue est dans le malheur. Cela s'appelle rendre justice à la vertu et la respecter, même dans les fers. Il me semble que cette conduite répond assez bien à l'idée que les historiens nous donnent du favori d'Alexandre. Mais, au moins, disent-ils, il devoit épargner la patience de son maître et ne pas tant vanter devant lui la valeur de son ennemi. Ceux qui tiennent ce langage ont sans doute oublié que Porus vient d'être défait par Alexandre, et que les louanges qu'on donne au vaincu retournent à la gloire du vainqueur. Je ne réponds rien à ceux qui blâment Alexandre de rétablir Porus en présence de Cléophile. C'est assez pour moi que ce qui passe pour une faute auprès de ces esprits qui n'ont lu l'histoire que dans les romans, et qui croient qu'un héros ne doit jamais faire un pas sans la permission de sa maîtresse, a reçu les louanges de ceux qui, étant eux-mêmes de grands héros, ont droit de juger de la vertu de leurs pareils. Enfin la plus importante objection que l'on me fasse, c'est que mon sujet est trop simple et trop stérile. »

PAGE 395, ligne 1 : « Seconde préface. » Ajoutez en note que cette préface a paru pour la première fois dans l'édition collective de 1676.

PAGE 396, ligne 22 : Après la citation de Justin, le passage suivant se trouve dans l'édition de 1681 : « Il paroît par la suite de ce passage que les Indiens regardoient cette Cléophile comme les Romains depuis regardèrent Cléopâtre. Aussi y a-t-il quelque conformité entre les aventures de ces deux reines; et Cléophile en usa envers Alexandre à peu près comme Cléopâtre en a usé depuis envers César. L'une eut un fils qu'elle appeloit Alexandre, et l'autre eut un fils qu'elle appeloit Césarion. On pouvoit ajouter cette ressemblance au parallèle que l'on a fait de ces deux conquérants, d'autant plus qu'ils se ressemblent beaucoup dans la manière dont ils ont été amoureux. Cette passion ne les a jamais tourmentés plus que de raison. Et quand Cléophile auroit été sœur de Taxile, comme elle l'est dans ma tragédie, je suis persuadé que l'amour qu'Alexandre avoit pour elle ne l'auroit pas empêché de rétablir Porus en présence de cette princesse. »

PAGE 398, ligne 12 : « Cette pièce fut jouée le même jour, 15 décembre 1665, au Palais-Royal et à l'hôtel de Bourgogne. » C'est une erreur qui a sa source dans l'*Histoire du Théâtre françois* des frères Parfait. La deuxième tragédie de Racine fut représentée par la troupe de Molière le 4 décembre 1665. Pendant deux semaines elle fut jouée par cette troupe seule; elle parut sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne le 18 décembre.

Relevons sur le registre de La Grange la suite des représentations au Palais-Royal et la note de ce comédien qui constate l'apparition de la tragédie sur une nouvelle scène :

Vendredi 4 décembre. Première représentation du grand Alexandre et de Porus, pièce nouvelle de M. Racine . . . . .	1,294 <sup>l</sup> 00 <sup>s</sup>
Dimanche 6 décembre . . . . .	1,262 »
Vendredi 11 — . . . . .	943 »
Dimanche 13 — . . . . .	1,165 10
Mardi 15 — . . . . .	460 10
Vendredi 18 — . . . . .	378 5

« Ce mesme jour, la troupe fust surprise que la mesme pièce d'*Alexandre* fust jouée sur le théastre de l'hostel de Bourgogne. Comme la chose s'estoit faicte de complot avec M. Racine, la troupe ne crust pas devoir les parts d'auteur audit M. Racine, qui en usoit si mal que d'avoir donné et fait apprendre la pièce aux autres comédiens. Lesdites parts d'auteur furent repartagées et chacun des douze acteurs eust pour sa part 47 livres. »

Dimanche 20 décembre . . . . .	597 <sup>l</sup> 00 <sup>s</sup>
Mardi 22 — . . . . .	116 »
Dimanche 27 — . . . . .	277 5

Ainsi la troupe de Molière ne joua plus que trois fois *Alexandre* après que cette tragédie eût été adoptée par la troupe rivale. Il est à remarquer qu'une représentation d'*Alexandre* avait eu lieu le 14 décembre, dix jours après la première représentation du Palais-Royal, chez la comtesse d'Armagnac, devant le roi et la cour. Il fallait donc que la tragédie de Racine eût été apprise par les comédiens de l'Hôtel avant même d'avoir été jouée, car il est peu probable que ces comédiens aient pu se trouver prêts à jouer une pièce si considérable en si peu de temps. Si l'on jette les yeux sur la distribution des rôles au Palais-Royal, telle que nous la donnons (page 398), il ne semble pas que l'interprétation de la tragédie d'*Alexandre* par ces acteurs dut être aussi mauvaise qu'on l'a dit. Les quatre principaux rôles au moins, les deux premiers rôles d'hommes et les deux rôles de femmes, durent être remplis convenablement. En examinant la liste des interprètes qu'*Alexandre* eut à l'hôtel de Bourgogne, la supériorité de ces acteurs sur les précédents n'a rien de signalé. Il est de tradition cependant que la pièce, faiblement jouée au Palais-Royal, le fut mieux à l'hôtel de Bourgogne, plus renommé pour la tragédie, tandis que la comédie était, grâce à Molière, plus florissante au Palais-Royal. Mais le préjugé de la spécialité, toujours si marqué chez nous, dut exercer ici son influence.

*Alexandre* eut une vogue plus soutenue que *la Thébaine* : à la jonction des troupes, nous le trouvons mentionné sur le registre de La Grange :

En 1682, sept fois, dont une à Saint-Germain (5 février), et une à Versailles (1<sup>er</sup> août).

En 1683, deux fois.

En 1684, trois fois.

En 1685, trois fois, dont une fois à Versailles (21 février).

De 1680 à 1700, M. Despois a compté vingt-deux représentations à la ville et six à la cour.

PAGE 398, ligne 17 : « Imbert, » lisez Hubert.

PAGE 465, ligne 5 : « Quoi! vous craignez, » lisez : « Quoi! vous craigniez, » et mettez la première leçon en variante.

PAGE 474, ligne 21 :

« Quand sur ce champ fatal Taxile est descendu. »

Lisez :

« Quand sur ce champ fatal Taxile descendu. »

## TOME DEUXIÈME.

PAGE 1. *Andromaque* fut représentée à la cour, dans l'appartement de la reine, le 17 novembre 1667. Quelques historographes ont dit qu'une représentation à la ville avait précédé cette représentation à la cour, et l'ont fixée au 11 novembre; c'est une hypothèse que rien ne fonde. Nous verrons plus tard *Iphigénie* représentée de même à la cour avant de l'être à la ville.

La date la plus vraisemblable pour la représentation à la ville, c'est le vendredi 18 novembre. Le gazetier rimeur Robinet l'y vit du 20 au 25, et elle était alors dans sa nouveauté.

Il est à remarquer qu'*Andromaque* fut jouée à l'hôtel de Guénégaud avant même l'entrée de M. et M<sup>lle</sup> de Champmeslé, avant la clôture de 1679. Nous voyons *Andromaque* inscrite sur le registre de La Grange à la date du vendredi 7 octobre 1678, du dimanche 9 et du mardi 11. Après la clôture de 1679, elle n'est pas apportée à l'hôtel de Guénégaud, puisqu'elle y était déjà, mais elle y est comme

naturalisée. C'est par cette pièce que le théâtre rouvre le mardi 11 avril 1679; elle y est jouée quatre fois encore jusqu'à la fin de l'année. En 1680, trois fois, tant avant qu'après la réunion. En 1681, onze fois, dont deux fois à la cour et une fois en visite chez l'ambassadeur de Venise. En 1682, six fois, dont deux fois à la cour. En 1683, cinq fois. En 1684, dix fois, dont deux à la cour. En 1685, jusqu'à la fin d'août, cinq fois, dont une fois à Versailles. De 1680 à 1700, M. Despois compte cent onze représentations à la ville et six représentations à la cour (ce dernier chiffre étant déjà dépassé en 1685 doit être considéré comme insuffisant).

PAGE 53. Cette première préface dans les éditions originales (1668 et 1673) commence comme la seconde : « Virgile au troisième livre de l'*Énéide*. C'est Énée qui parle. » Suivent les dix-huit vers latins extraits de ce troisième livre et le premier paragraphe : « Voilà en peu de vers, etc. » Elle continue ainsi : « Mais véritablement mes personnages sont si fameux, etc. » Cette suppression évite au lecteur une répétition inutile; mais il nous semble nécessaire de l'en prévenir.

PAGE 105, ligne 2 :

« Tout dépend de Pyrrhus et surtout d'Hermione. »

Lisez :

« Tout dépend de Pyrrhus, et surtout Hermione. »

PAGE 120 : c'est le texte de la variante qui est bon et qui doit être adopté.

PAGE 136, ligne 15 :

« Nous fûmes sans amour attachés l'un à l'autre. »

Lisez comme dans la variante :

« Nous fûmes sans amour engagés l'un à l'autre. »

PAGE 142, ligne 10 :

« L'ai-je vu s'attendrir, se troubler un moment? »

C'est le texte de la variante,

« L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment? »

qui doit prévaloir, et l'autre passer dans les variantes.

PAGE 153, ligne 4 : c'est également la variante qui doit être préférée.

PAGE 155, lignes 12 et 13, première variante. C'est la variante qui contient la bonne leçon, celle de l'édition de 1697.

PAGE 211. La comédie de Subligny, *la Folle Querelle ou la critique d'Andromaque*, fut représentée le 18 mai 1668 sur le théâtre du Palais-Royal, occupé comme on sait par la troupe de Molière, en rivalité avec celle de l'hôtel de Bourgogne où l'on jouait *Andromaque*. La mésintelligence régnait alors entre Racine et Molière, parce que Racine, ayant fait jouer sa dernière pièce, *Alexandre*, sur le théâtre du Palais-Royal, l'avait fait apprendre en même temps aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, où elle avait paru quatorze jours après la première représentation; il avait, de plus, enlevé à la troupe du roi (ainsi qu'on nommait la troupe de Molière) sa meilleure actrice dans le tragique, M<sup>lle</sup> Duparc, pour lui confier le rôle d'*Andromaque*.

Aussi commit-on l'injustice d'attribuer *la Folle Querelle* à Molière, et Racine lui-même eut, dit-on, ce tort qu'on a peine à s'expliquer. Subligny, en publiant sa pièce la même année 1668, revendique son œuvre, tout en tirant vanité des bruits qui avaient couru.

« Cette comédie, dit-il dans sa préface, a diverti assez de monde dans le grand nombre de ses représentations<sup>1</sup>, et elle a même assez plu à ses ennemis pour borner la vengeance qu'ils en ont prise à publier que le plus habile homme que la France ait encore eu en ce genre d'écrire en étoit l'auteur, je veux dire M. de Molière, et qu'il n'y avoit rien de moi que mon nom. Je sais combien cette erreur m'a été avantageuse; mais je n'ai pas le front d'en profiter plus longtemps, et dut-on ne trouver plus ma comédie si belle, je fais conscience d'exposer davantage cet homme illustre aux reproches que méritent, à ce qu'on dit, les faiseurs de critiques. C'est donc moi qui ai fait le crime. J'ai tâché seulement à le commettre de l'air dont M. de Molière

1. Depuis le 25 mai 1668 jusqu'à la fin de l'année, nous relevons vingt-sept représentations sur le registre de La Grange. Une interruption dans ce registre nous cache les deux ou trois premières représentations, du 18 au 25. Le total va donc à une trentaine, ce qui est, en effet, un succès considérable.

s'y seroit pris, parce que sa manière d'écrire me plaît fort; parce que je voudrois toujours l'imiter si j'avois à travailler pour la scène, et que même, si l'envie m'en prend quelque jour, je le prierai hardiment de me donner de ses leçons. »

Elles ne lui eussent pas été inutiles. *La Folle Querelle* n'est pas un chef-d'œuvre, il s'en faut même de beaucoup. Elle se distingue toutefois des pièces du même genre, et elle est si peu connue qu'il n'est pas inutile d'en dire quelques mots.

Elle a trois actes, ce qui est long pour une critique; mais elle n'est pas seulement, comme *la Critique de l'École des Femmes* et tant d'autres qu'on vit depuis, une conversation plus ou moins piquante. Les situations de la tragédie sont plus ou moins reproduites par Subligny, qui les a transportées dans la vie vulgaire.

Éraste, qui allait épouser Hortense, se prend de querelle avec sa future à propos d'*Andromaque*. Il lui a dit : « Vous ne savez ce que vous dites, madame, vous ne savez ce que vous dites, l'*Andromaque* est la plus belle chose du monde. » Hortense, qui épouse Éraste plus par la volonté maternelle que par penchant, se déclare vivement contre la pièce. Tout le monde renchérit sur elle. « Tout le monde blâma jusqu'au dernier personnage. On demanda quel métier Pylade faisoit à la cour de Pyrrhus. On dit qu'Oreste étoit un plaisant roi, Pyrrhus un sot, Andromaque une grande bête, et Hermione une guenippe. »

La querelle engagée sur ce ton n'est pas près de s'arrêter. Hortense retarde son mariage de trois jours pour se résoudre à épouser un obstiné comme Éraste. Hortense, au fond, aime un certain Lysandre et ne cherche qu'à rompre le projet formé par sa mère. Elle se prête même à un enlèvement dont Éraste est averti par une soubrette. Éraste, qui devance Lysandre au rendez-vous, enlève au lieu d'Hortense une vicomtesse qui se promenait par hasard la nuit dans le jardin. Il y a un trait assez joli du caractère de cette vicomtesse dont les romans troublent la tête : « Elle va chez ses avocats et ses procureurs, souhaite qu'ils ne soient pas chez eux de peur de parler d'affaires, et croit avoir gagné un empire quand elle ne les a pas trouvés, sans songer que c'est sa ruine... On la vint exécuter ces jours passés pour ses dettes, et pendant qu'on détendoit sa tapisserie, Madame étoit